

OÙ VA L'ÉDITION DE LITTÉRATURE ADOLESCENTE ?



Entretien avec Laurence Faron et Cécile Térouanne
Propos recueillis et mis en forme par Louis Barchon

De « Médium » à L'école des loisirs à « Young Novel » chez Akata¹ en passant par le succès d'*Harry Potter* et du manga, la production de littérature adolescente a beaucoup bougé en cinquante ans. L'édition a-t-elle pour autant changé sur la période ? Quels sont les grands défis auxquels les acteurs du marché du livre jeunesse doivent aujourd'hui faire face ? Et quelles sont les perspectives à venir pour le secteur en France ?

Louis Barchon : À quoi ressemblait la littérature jeunesse dans votre adolescence ?

Laurence Faron : Lorsque j'étais adolescente, dans les années 1970, il y avait les bibliothèques verte et rose qui ciblaient les enfants jusque vers 10-11 ans, mais pas de collections s'adressant directement à moi en tant qu'ado : je lisais donc dans la bibliothèque de mes parents des romans pour adultes. Je me souviens tout de même de livres qui circulaient entre nous au collège et au lycée et qui abordaient des « thèmes de jeunes » avec un fort parfum d'interdit, comme *L'Herbe bleue* (1971), une fiction réaliste sur la drogue, ou *Libres Enfants de Summerhill* (1970), une utopie post-soixante-huitarde.

Cécile Térouanne : Une décennie plus tard, la littérature adolescente n'en était toujours qu'à un stade embryonnaire : dans la bibliothèque verte, je lisais la série des *Jeunes Fil-*

les en blanc, qu'on pourrait considérer comme une introduction à la romance très « genrée », quoique sans aucune référence explicite à la sexualité. Je piochais sinon auprès de mon entourage des lectures aussi variées que Romain Gary, Anaïs Nin, sans oublier Agatha Christie et Frédéric Dard : la notion de transgression était donc bien là, y compris avec Harlequin ou Barbara Cartland !

LB : Comment caractériseriez-vous la littérature adolescente ?

CT : Peut-être qu'on a commencé à parler de littérature pour adolescents parce que, malgré l'absence de collections dédiées, on reconnaissait qu'il existait des adolescents, et qu'un certain type de littérature les concernait ! De plus, leurs choix, parmi les livres pour adultes, venaient interroger la notion même de « littérature », puisqu'ils

¹ V. Focus « Les collections ados en France », p. 45



Laurence Faron, coprésidente de la commission Jeunesse du Syndicat national de l'édition (SNE)

Après avoir été éditrice de livres scolaires, Laurence Faron a créé Talents Hauts en 2005, une maison indépendante et engagée qui se distingue par une ligne éditoriale forte, sensible à la lutte contre les discriminations et à l'ouverture au monde et aux autres. Le catalogue, riche de plus de 400 titres, couvre tous les âges, depuis les tout-petits jusqu'aux ados, avec une collection phare, « Ego », des romans historiques, « Les Héroïques », et de l'imaginaire, tel le roman primé *Océan* de Nicolas Michel.

2 À sa sortie en 2012, cette collection de Talents Hauts détonait par son traitement sans tabou des questions d'identité et du mal-être adolescent

se portaient spontanément vers la littérature de genre, voire vers la BD, considérée comme tout sauf de la littérature à l'époque! Dans tous les cas, on retrouve la notion essentielle de transgression. Nous lisons ce qui était non conforme, ce qui ne nous était pas destiné, ou ce que la culture officielle réprouvait et ne pouvait légitimer – comme, de manière générale, les goûts musicaux ou vestimentaires des adolescents. Au même titre que l'adolescence est éminemment politique, on voit que la littérature qui lui est rattachée suscite régulièrement la controverse (et cela continue trente ans plus tard, qu'il s'agisse des collections comme « Ego² » ou « L'Ardeur », qui ont pour des raisons différentes défrayé la chronique à leur sortie)!

LF : C'est pour cela d'ailleurs que ce qui constituait notre patrimoine commun de lecture, ce n'était pas ce que nous allions glaner à droite à gauche dans la bibliothèque de nos parents, mais bien ce que nous partagions sous le manteau, entre jeunes, à la cour de récré. Et face à un rétrécissement des espaces où les adolescents peuvent échapper au regard des adultes – notamment parce qu'on surveille de plus en plus leur emploi du temps, que les bancs disparaissent petit à petit de l'espace public –, il n'est guère étonnant que les réseaux sociaux, dont les parents ont du mal à contrôler le contenu, deviennent leur espace de liberté et de transgression.

L'adolescence est éminemment politique et sa littérature suscite régulièrement la controverse

LB : Littératures de l'imaginaire, *young adult*, *new romance*... que dire de ces étiquettes qui accompagnent le développement de la littérature adolescente ?

LF : Il n'est déjà pas anodin qu'on parle en anglais de « *young adult* », de « *new romance* » et de « *fantasy* », trois genres associés à la littérature ado. Ce sont en effet des catégories qui accompagnent des tendances éditoriales anglo-saxonnes, et qui, malgré le succès commercial auprès des jeunes, ont pu avoir du mal à rentrer, au moins au départ, en CDI ou bibliothèques, car cela ne correspondait pas à l'image que les médiateurs pouvaient se faire de la littérature que les jeunes qu'ils rencontraient devaient lire. Pour autant, il ne faut pas oublier que ces catégories ne se sont pas banalisées dans le langage courant parce que les jeunes les utilisaient, mais bien parce que des acteurs économiques les ont imposées. Ces intérêts puissants, qui dictent en partie le marché éditorial, permettent ainsi de relativiser la liberté des jeunes à choisir leurs lectures. La transgression peut en effet être instrumentalisée comme un argument de vente pour inciter les jeunes à acheter des livres. Si ces derniers lisent parfois en réaction à leurs parents ou par effet d'émulation avec les pairs, leurs choix se portent aussi sur des ouvrages qui sont poussés sur les réseaux sociaux, et qui ne correspondent pas forcément à ce qui pourrait le mieux leur convenir : d'où l'importance des médiateurs pour les aider à s'y retrouver. De ce fait, c'est aussi notre mission que de participer à la formation des enseignants, qui peuvent avoir des difficultés à identifier des titres récents susceptibles de plaire à leurs élèves.

© Hachette Romans



Cécile Téroanne, coprésidente de la commission Jeunesse du SNE

Après une première expérience chez Actes Sud Junior, Cécile Téroanne a rejoint Flammarion/Castor Poche en 1998, où elle a contribué au lancement de la collection pour adolescents « Tribal ». Au sein du groupe Hachette Livre depuis 2004, elle dirige le Livre de Poche Jeunesse et développe en parallèle le catalogue pour adolescents et jeunes adultes Hachette Romans, ainsi que les marques HLab et BMR dédiées aux littératures de genre pour adultes.

LB : Diriez-vous que le métier d'éditeur a changé depuis cinquante ans ?

LF : Pour ma part, je vois surtout une continuité. Il s'agit toujours de repérer les bons projets et de les porter, en adéquation avec le public visé. On continue à travailler avec les bibliothèques et les établissements scolaires, les rencontres en classes et en salons ont toujours une place aussi importante. C'est surtout la communication qui a beaucoup évolué, avec les réseaux sociaux et le recours plus fréquent à des influenceurs et au marketing de marques – notamment avec des collections ados qui se multiplient dans les maisons traditionnelles. Et même si la matérialité du livre a pu prendre une importance nouvelle avec Instagram, avec de belles couvertures, des Pantone dorés et des jaspages, ce n'est pas non plus quelque chose qui est révolutionnaire.

Ce n'est pas tant le métier d'éditeur que la communication autour des livres qui a beaucoup changé avec les réseaux sociaux

CT : Être éditeur, c'est toujours rencontrer un texte, puis travailler avec un auteur. Cependant, ce qui a changé, c'est qu'en plus des manuscrits que nous recevons par mail ou par courrier, nous repérons des projets sur la plateforme d'écriture Wattpad ou même sur les réseaux sociaux, qui peuvent nous orienter vers un ouvrage autour duquel s'est constituée une communauté. Par ailleurs, la communication a été profondément modifiée par les réseaux sociaux : le communiqué de presse envoyé à un seul journaliste se voit doublé par des posts qui peuvent atteindre simultanément des milliers d'abonnés aux comptes des maisons d'édition. Enfin, malgré les innovations des livres audio et numériques, le lectorat ado continue à être attiré par les beaux livres, avec la très importante vague des éditions « collector ».

LB : Quel regard portez-vous sur l'internationalisation des livres dans le champ de la littérature adolescente ?

LF : Cela fait longtemps qu'en France les adolescents lisent de la littérature anglo-saxonne. Ce qui change pour certaines maisons ou collections, c'est que les tendances anglo-saxonnes arrivent (et disparaissent) encore plus vite qu'avant : on l'a presque déjà oublié mais il y a deux-trois ans, on n'en avait que pour les *feel good books*, remplacés depuis par la romance et ses avatars. Ceci m'incite, en ce qui me concerne, à garder un cap : « relooker » des couvertures pour coller à l'air du temps, pourquoi pas ? Modifier la chute d'une histoire (je l'ai vu !) ou privilégier un choix de manuscrit au motif que les jeunes ont besoin d'« oublier le Covid » pour se sentir mieux, cela n'a pas produit beaucoup de chefs-d'œuvre...

CT : De notre côté, chez Hachette Romans, nous avons à cœur d'élargir nos champs d'investigation et avons ces dernières années acquis davantage d'ouvrages espagnols, italiens ou même allemands qu'anglais/américains. Nous faisons nos choix en suivant l'actualité des éditeurs étrangers dont les catalogues sont proches des nôtres, et en tenant compte aussi des adaptations audiovisuelles annoncées souvent très en amont... et qui peuvent ne jamais aboutir !

Cela fait longtemps qu'en France les adolescents lisent de la littérature anglo-saxonne

LB : Qu'est-ce qui, selon vous, pourra changer dans votre activité à l'avenir ?

CT : Si, pour le moment, les agents littéraires³ n'ont pas un rôle très marqué en France, il est possible que cela transforme le paysage éditorial français dans les années à venir, comme c'est le cas aux États-Unis et en Angleterre, et de plus en plus en littérature adulte en France. Quant à l'intelligence artificielle générative, c'est une réalité qui va inévitablement toucher notre domaine,

³ Son rôle est de représenter des auteurs auprès des éditeurs dans la défense de leurs manuscrits et la signature de leurs contrats. Si certains se limitent à une fonction d'intermédiaire, d'autres interviennent même dans le travail sur le texte

mais j'ai le sentiment que cela peut devenir vertueux et nous obliger à une plus grande exigence dans nos choix : l'IA va finir par s'auto-alimenter d'une écriture peu qualitative et ne plus rien générer d'original du tout. Même sur des genres très codifiés, qui peuvent produire une littérature finalement assez générique, comme la romance, on voit bien que le public a besoin d'être face à un auteur, c'est-à-dire une incarnation et une voix singulières. Cette importance du lien avec l'auteur, qui est au cœur de l'engagement de la communauté, l'IA ne peut pas la générer. En définitive, le principal risque, à mon sens, c'est bien que le nombre de lecteurs diminue du fait de la concurrence d'autres pratiques culturelles et d'autres occupations du temps disponible : pour éviter cela, il est essentiel que le livre continue à être vécu comme un moyen de faire du lien.

LF : Que ce soit dans les collections qui sortent, dans les demandes des médiateurs ou dans les livres sélectionnés par les jurys littéraires, on observe de manière générale une baisse de la pagination. Cela s'explique d'une part par le temps de concentration, dont les études montrent qu'il décline chez les adolescents, et d'autre part parce que, face à un lectorat qui se réduit, s'il faut vendre du volume, c'est plus facile avec ce genre de formats qu'avec des gros livres. Il y a peut-être aussi un effet prix d'achat du papier ! La seule exception, et non des moindres, restant la *fantasy*, où on continue à avoir des livres de plus de 400 pages et des séries longues. Ne négligeons pas par ailleurs l'importance du public adulte qui lit de la littérature ado, et qui a contribué à faire grossir le lectorat de ce secteur, là où la littérature générale tend à voir son marché se rétrécir.

Le public a besoin d'être face à un auteur, et ce lien, au cœur de l'engagement de la communauté, l'IA ne peut pas le générer

LB : Pensez-vous qu'avec les réseaux sociaux, il y a une personnalisation plus grande, à travers la figure de l'auteur, de la production littéraire ?

CT : Cela fait longtemps que les auteurs pour ados s'impliquent auprès de leur communauté. Aujourd'hui, les rencontres en classes se font plus rares, et ce sont donc les réseaux sociaux qui sont devenus un espace de dialogue direct avec le public !

LF : Ce qu'on observe notamment avec Wattpad, c'est un engagement très fort des communautés de fans pour la fiction : les auteurs, mais également les personnages, sont mobilisés comme si c'étaient des proches ! C'est ce qui permet à la communauté de s'auto-alimenter, et par là même de faire vivre l'œuvre. Compte tenu de l'importance, à l'adolescence, de la sociabilité amicale et de la construction de son identité au sein d'un collectif, il n'est guère étonnant que les genres prisés par les adolescents soient ceux avec des communautés soudées, tels que la romance et la *fantasy*, dont la fusion a d'ailleurs donné lieu dernièrement au genre de la « romantasy ». ●



Les dédicaces, comme ici avec Nicolas Michel au Salon du livre et de la presse jeunesse de Montreuil, peuvent être l'occasion pour les fans de se rencontrer « en vrai », alors qu'ils se connaissent depuis longtemps sur les réseaux | © Talents Hauts, 2023